

L'Iran de Khomeiny, ce n'était pas le Viêt-nam d'Hô Chi Minh et pourtant, la crise des otages devint un second Viêt-nam.

Fallait-il, en somme, que la presse s'en tienne à une réaction primaire face à la crise, sombrant dans la plus abjecte démagogie qui ferait de l'Islam en 1980, ce que fut le bolchévisme durant les années 1950, la pire des menaces à la sécurité intérieure des États-Unis et le prétexte à une cruelle chasse aux sorcières ?

Cette critique se faisait entendre il y a onze ans, mais il était tellement plus « rentable » alors, pour les *networks*, de sombrer dans le sensationnalisme d'autant plus, du reste, que Jimmy Carter, à des fins électorales, en s'enveloppant dans la crise au lieu de gouverner – croyant qu'il aurait ainsi plus facilement raison de Ted Kennedy – les y encouragea.

Peut-on raisonnablement soutenir aujourd'hui que, si les médias avaient fait preuve de plus de profondeur et de retenue, la crise des otages en Iran aurait connu une issue différente ? Pour ma part, je le crois.

Les médias américains, en jouant à outrance sur la corde de l'humiliation patriotique, sont vite devenus eux-mêmes les otages de la crise qu'ils entendaient couvrir « objectivement ». Plus ils rendaient impératif le règlement rapide de la crise, plus ils jouaient le jeu des ayatollahs, qui pouvaient alors à loisir hausser les enchères.

Une prise d'otage est par définition une négociation. Il est dans l'intérêt du ravisseur d'imposer son calendrier quant aux échéances immédiates. Si les médias jouent le jeu de ces ultimatum, ils jouent le jeu des terroristes.

L'ÉTHIQUE JOURNALISTIQUE COMMANDE À LA PRESSE DE NE JAMAIS PRENDRE PARTIE QUAND ELLE RAPPORTE LES FAITS ET INFORME, CE QUI EST SON RÔLE. ELLE EXIGE AUSSI QU'ELLE GARDE SES DISTANCES.

Qu'en est-il lorsque les terroristes négocient par journaux et télévision interposés ? Les médias acceptent alors de conclure un compromis dangereux.

Ainsi, une équipe de télévision doit-elle accepter de monter à bord d'un avion dont les passagers sont tenus en otages ? Si la réponse d'entrée de jeu est oui, où s'arrêteront alors les concessions lorsque les terroristes réclameront, par exemple, la diffusion intégrale et sans traitement journalistique de leur message, sans quoi un passager sera exécuté devant les caméras ?

On voit tout de suite se dessiner une spirale infernale d'autant plus inextricable qu'à l'inverse, nul ne peut jurer qu'en optant de se tenir à l'écart, la presse aiderait les otages.

Il faut, en somme, réaliser au départ que les terroristes modernes, en s'emparant d'otages, doivent pour parvenir à leurs fins, tenir aussi la presse en otage et qu'il incombe donc à cette dernière de systématiquement résister à leur emprise. Cela entraîne que, face au terrorisme, la presse doit parfois, pour conserver son intégrité, accepter de s'imposer le silence.

Soutenir le contraire, affirmer que la liberté de la presse n'existe que si celle-ci résiste à toute forme de censure en toute circonstance, c'est en fait limiter le rôle de la presse à n'être que le porte-voix de toutes les voix, même de celles de la dictature, de l'oppression et du mensonge.

Qu'on ne se leurre pas. La presse ne peut s'acquiescer de son rôle que si elle conserve toujours le choix de se taire, de garder le secret *off the record*,

aussi se garder l'option du différé, permettant ainsi un traitement plus réfléchi, mieux mesuré de l'information.

Cette recherche d'équilibre doit prévaloir aujourd'hui. Le direct ne remplace pas la recherche de l'information ni moins encore la réflexion. La présence d'une caméra influence aussi l'événement, ne l'oublions jamais, et c'est pourquoi la présence de journalistes est essentielle, de journalistes qui ne limitent pas leur rôle à amplifier ce que voit la caméra, mais qui s'appliquent plutôt à exprimer les subtilités que la lentille ne capte pas.

CNN A SORTI L'INFORMATION TÉLÉVISÉE D'UN moule et d'un monopole que lui avaient imposés les *networks*, mais il est illusoire de conclure

pour autant que CNN transmet une information plus vraie que les autres réseaux parce qu'elle le fait en direct et sans filtrage.

Dans cet esprit, venons-en à la question de savoir si les journalistes contribuent à la résolution des conflits ou s'ils en prolongent la durée.

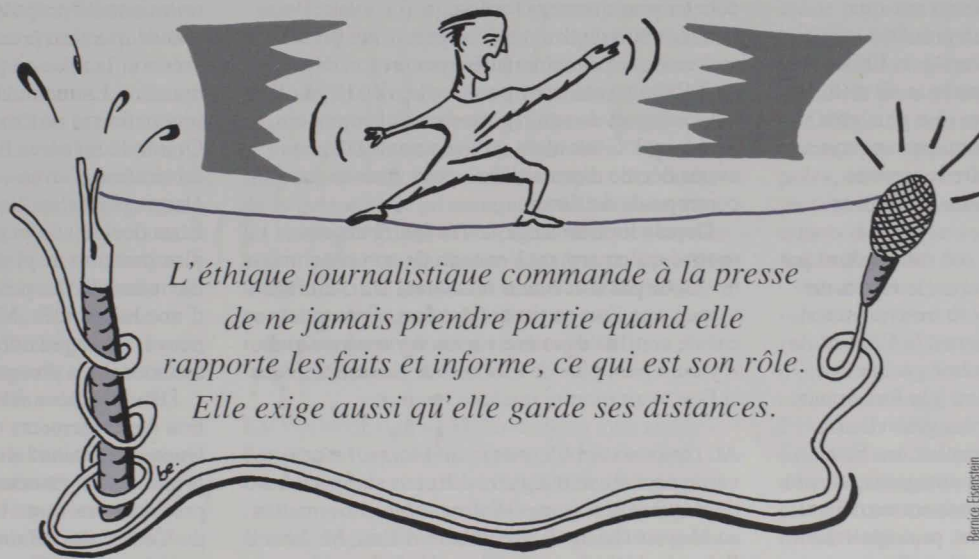
Une chose est acquise au départ, nous ne reviendrons pas en arrière. Le citoyen qui a eu accès à une presse libre, hautement technologique, capable de diffuser en direct des événements qui se déroulent au bout du monde, ne se contentera plus de la dépêche télégraphique ou de la radio.

En parallèle, les médias font partie de l'événement, le nombre d'attachés de presse en étant la preuve la plus probante. Imaginer que l'on puisse revenir à l'époque des négociations diplomatiques secrètes d'où rien ne filtre est donc parfaitement illusoire.

Cette nouvelle dynamique contribue à mon sens à l'accélération des règlements, mais qui sait si elle n'encourage pas aussi la multiplication des crises. En simplifiant la communication, est-ce que la médiatique moderne n'a pas aussi donné au moindre groupuscule l'occasion de se manifester, de s'exprimer ?

L'effondrement du bloc de l'Est n'aurait pu se produire sans la télévision, la télécopie, le satellite, bref : la communication moderne. À l'opposé, les terroristes du Hezbollah n'auraient jamais pu s'imposer, n'eût été de ces mêmes instruments.

Les médias doivent défendre systématiquement contre la censure leur « droit » de savoir et, avec la même énergie, la même détermination, ils doivent protéger leur « obligation » absolue de dire ou de taire. □



Bernie Eisenstein

de respecter la confidentialité, de remettre à plus tard la diffusion de certains faits, etc.

Le secret, le silence, font en quelque sorte partie des outils quotidiens du journaliste. Prétendre le contraire est naïf. La recherche de la vérité exige de la réserve et de la mesure.

Il ne faut certes pas conclure ici que la presse doit ignorer les prises d'otages. Sans l'obstination de la presse à maintenir en vie la question des otages du Liban, qui sait si les gouvernements ne les auraient pas oubliés. La distinction ici est de taille. Réserve et mesure ne signifient pas, bien au contraire, silence et oubli.

On ne peut aujourd'hui traiter de cette question sans parler de l'effet CNN (*Cable Network News*) dans la médiatique moderne. Question : tout diffuser en direct constitue-t-il un progrès ?

IL EST CURIEUX QUE CETTE QUESTION OCCUPE LES débats journalistiques en 1991, alors qu'on croyait l'avoir résolue en 1939. C'était l'époque où les chaînes américaines de radio et particulièrement CBS, refusaient de diffuser quoi que ce soit en différé, affirmant que tout traitement de la nouvelle brute était contraire à l'éthique de l'information.

Des journalistes comme Edward R. Murrow et William Shirer soutenaient l'inverse, affirmant que le direct n'avait un sens que si l'on pouvait